

# L'ère du fer en Luxembourg

*En lisant „sidérurgie“ dans le titre d'une publication, on pense instinctivement à la grosse industrie minière et métallurgique qui révolutionna l'économie et la société luxembourgeoise à partir de la fin du 19e siècle, faisant de notre pays un des plus prospères en Europe. Encore dans les années 50, le Luxembourg, Etat minuscule, se classait parmi les grands producteurs sidérurgiques européens au sein de la CECA. Le ministre des affaires économiques de l'époque pouvait dire à juste titre que „l'industrie sidérurgique luxembourgeoise n'est pas qu'une industrie; elle est le pays même et plus encore, elle est ce pays dans le monde.“ Or le Luxembourg a déjà été le pays du fer bien avant que les hauts-fourneaux ne poussent sur le bassin de la Minette.*

Aux 17e et 18e siècles, les barres de fer produites dans les forges de l'ancien duché de Luxembourg étaient connues dans le monde entier, par le truchement de la Compagnie des Indes, sous le nom de „fer Habay“. Ce village était alors le principal centre de production dans la vallée de la Rulles. Plus d'une centaine d'usines à fer - fourneaux, forges, fonderies, platineries - fonctionnaient vers 1700 sur le territoire de l'ancien duché de Luxembourg. Ces établissements étaient de taille modeste. Ils employaient entre dix et vingt ouvriers qualifiés. À cela s'ajoutait une main-d'œuvre saisonnière assez importante fournie par les villageois des alentours qui travaillaient comme bûcherons, charretiers, mineurs, charbonniers pendant les mois creux de l'année.

L'industrie sidérurgique ancienne était d'essence rurale. Elle était implantée loin des centres urbains, à proximité des forêts qui fournissaient le combustible et des rivières qui génèrent la force hydraulique actionnant les souffleries et les marteaux. Le minerai d'alluvion exploité en surface abondait dans la campagne luxembourgeoise. Les forges du duché produisaient avant tout du métal brut pour le marché extérieur et notamment pour les manufactures de Liège. Les lourdes barres de fer étaient transportées vers l'Ourthe et la Meuse, puis gagnaient la cité épiscopale où elles étaient transformées en produits

finis: armures, épées, canons de fusils, outils de toute sorte...

Dans la deuxième moitié du 18e siècle les capitalistes liégeois et français allaient profiter de cette dépendance économique pour écartier les familles autochtones et prendre le contrôle des forges

*Le fourneau ardennais représenté par Brueghel de Velours peu après 1602 est comparable à celui de Marsolle-les-Mirwart, actif de 1537 à 1568.*



**Marcel Bourguignon (1902-1971), L'ère du fer en Luxembourg (XVe - XIXe siècles).**

Études relatives à l'ancienne sidérurgie et à d'autres industries au Luxembourg, éditées et présentées par Pierre HANNICK, Jean-Claude MULLER, Luxembourg / Arlon, 1999 (Collection „Les Amis de l'Histoire“, volume 18 / Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg, tomes 124-125).

Le livre n'est pas en vente en librairie. À commander auprès de „Les amis de l'Histoire, B.P. 13, L-8501 Redange -sur-Attert“. Prix: 1.995 Flux (couverture rigide), 1.495 Flux (couverture plastifié).

<sup>1</sup> HANSOTTE, Georges, *La comptabilité d'une entreprise métallurgique luxembourgeoise au XVIIIe siècle. Analyse des comptes des fourneaux de Montauban et des forges de Prelle et Sainte-Ode de 1766 à 1784*, dans *Revue d'histoire des mines et de la métallurgie* 2 (1970) 1, pp. 21-48.

<sup>2</sup> SCHOELLEN, Marc, *La fenderie de Ruwer au début du 18e siècle*, dans *Hémecht* 43 (1991) 3, pp. 333-361.

<sup>3</sup> HUDEMANN-SIMON, Calixte, *La noblesse luxembourgeoise au XVIIIe siècle*, Luxembourg, Paris, 1984.

luxembourgeoises. Depuis le 17e siècle, la croissance de la métallurgie luxembourgeoise avait en outre été freinée par l'épuisement inquiétant des ressources forestières. Les fourneaux des usines consumaient des quantités énormes de charbon de bois et les coupes immodérées faisaient des ravages dans une région qui avait été l'une des plus boisées à la fin du moyen âge. Le gouvernement essaya de juguler la pénurie et la hausse des prix en édictant une législation qui protégeait la forêt et limitait son exploitation. Cette limitation touchait cependant plus les droits d'usage des communautés villageoises que les besoins des maîtres de forges qui pouvaient compter sur la connivence des autorités.

Avec l'apparition et la multiplication des usines à fer au 16e siècle, le Luxembourg entra donc dans l'ère du fer. Cette entrée fut marquée par le recul du bois, d'abord dans l'environnement matériel des hommes où le fer devenait présent sous forme de taques de cheminées, d'ustensiles de cuisine et d'outils à la ferme, ensuite au niveau du paysage où la forêt reculait, décimée par les coupes qui alimentaient les forges. Le moyen âge avait été le monde du bois, un monde où le fer avait été extrêmement rare.

**Marcel Bourguignon**

Un de premiers à reconnaître l'importance historique de la sidérurgie préindustrielle luxembourgeoise a été l'archiviste arlonais Marcel Bourguignon (1902-1971). Malgré les réticences de son maître, l'historien belge Henri Pirenne qui jugeait le sujet insignifiant, il présente une thèse de doctorat sur la métallurgie ancienne dans le bassin de la Rulles à l'Université de Gand en 1924. Depuis cette étude novatrice, Marcel Bourguignon ne va plus quitter son sujet. Jusqu'à sa mort en 1971, il va publier un grand nombre d'études particulières. Ce sont le plus souvent des monographies consacrées à une forge ou à un ensemble industriel déterminé qui font une large place aux données biographiques et généalogiques relatives aux dynasties des maîtres de forges. Emanant d'un érudit maniant quotidiennement les archives, les contributions fourmillent de mille et une informations sur le commerce du métal, les techniques de la production, la vie quotidienne des ouvriers, les stratégies familiales des maîtres des forges, les prix et les quantités produites...

Décantant la richesse des archives au fil de ses articles et conférences, Marcel Bourguignon n'a malheureusement jamais abouti à une véritable synthèse sur l'histoire de l'ancienne sidérurgie. Aussi peut-on se réjouir que Pierre Hannick

et Jean-Claude Muller aient pris l'initiative de réunir une trentaine d'études dispersées dans des revues aujourd'hui difficilement trouvables et de les rééditer. Le résultat est de bon aloi: une mise en page agréable à lire, de nombreuses illustrations, une présentation générale soignée. Mais le recueil tire sa valeur scientifique surtout de la bibliographie actualisée que les deux éditeurs ont ajouté au corpus d'articles. En effet, depuis 1971, les historiens belges et luxembourgeois qui travaillent sur l'histoire de la sidérurgie n'ont pas chômé. L'historiographie, à l'instar des autres sciences humaines, a évolué, raffinant ses méthodes et élargissant son champ de recherches. Le recours à l'analyse statistique a peut-être le plus transformé la recherche historique en donnant naissance à ce qu'on a appelé l'histoire quantitative. Or Marcel Bourguignon, formé à une école plus traditionnelle, n'a guère utilisé les statistiques dans un domaine qui pourtant s'y prête à merveille comme l'ont montré après lui Georges Hansotte<sup>1</sup> ou Marc Schoellen<sup>2</sup>. En quantifiant les choses, il est possible de dépasser l'anecdotique et de dégager une évolution générale. Calixte Hudemann-Simon l'a fait dans sa thèse sur la noblesse luxembourgeoise au 18e siècle soutenue en 1980 à la Sorbonne<sup>3</sup>. Un chapitre important y est consacré à l'ascension sociale que certaines familles anoblies telles les Marchant d'Ansembourg ou les Pire t réalisèrent grâce aux forges. Pour mesurer l'implication de la noblesse luxembourgeoise dans l'essor sidérurgique et broser un tableau synthétique, l'historienne française a largement puisé dans les études ponctuelles de Marcel Bourguignon. Cet exemple souligne la valeur que les écrits de l'archiviste arlonais gardent aujourd'hui pour la recherche.

Espérons que la publication éditée par Pierre Hannick et Jean-Claude Muller donnera un coup de fouet au vaste projet de recherche „Histoire de la sidérurgie au Grand-Duché (1840-1975)“ initié il y a un peu plus d'un an par le Centre de recherche public du Centre Universitaire et qui associe une trentaine de chercheurs luxembourgeois et étrangers. Une question qui reste posée est celle de l'existence d'une continuité entre la sidérurgie contemporaine et celle de l'Ancien Régime. Les grands industriels de la fin du 19e siècle sont-ils les fils des maîtres de forges au charbon de bois ? La présence d'un savoir traditionnel a-t-il favorisé la révolution industrielle dans le bassin minier ? Comment s'est opéré le passage de la métallurgie ancienne à la sidérurgie moderne au niveau des hommes, des capitaux et des techniques ?

**Guy Thewes**